

Mission Orthodoxe saint Jean (Maximovitch)
FRATERNITE ORTHODOXE SAINTE-ANNE
BREURIEZH REIZHVRIEK SANTEZ ANNA

FEUILLET SAINTE ANNE



N°111, février 2023

+ Nouvelles de la Bretagne orthodoxe +



Concélébration de la Liturgie le vendredi 10 février à Loudéac (église Notre Dame des Vertus, place de l'Église 22600 Loudéac), pour la fête patronale de la communauté (Saint Charalampos).





ROBERT MICHEAU-VERNEZ ALIAS PÈRE PATRICK

(Sde partie)

Transcrit par Erwan Yvon ABHERVE, de Landivisiau

Mais revenons au titre de l'œuvre. Pourquoi les "sept frères" ?

Jeanne Malivel avait apparemment deux raisons pour cela, et il apparaît que la seconde dépasse et transcende la première :

a) ce nom lui rappelait une œuvre de jeunesse, le conte des sept frères", entendu" raconter par sa grand-mère et qu'elle avait écrit en gallo loudéacien.

b) cette appellation consistait surtout en une volonté chrétienne de sa part, d'unir sous le signe des Sept Saints éponymes arrivés sur le sol de la Bretagne continentale aux IV et Vème siècle : Brieg (Briec), Samzun (Samson de Dol), Padarn (Paterne de Vannes), Paol (Paul-Aurélien de St Pol de Léon), Malou (Mo o d'Aleth nunc St Malo), Tudwal ou Tuzwal (Tugdual de Tréguier), Kaourintin (Corentin de Quimper).

Rien dans tout cela que de conforme à son esprit pétri d'évangile qui lui faisait écrire de Paris alors qu'elle étudiait aux Beaux-Arts : Mon Dieu, permettez-moi d'œuvrer" quelque chose de beau, en l'honneur de cette Bretagne à qui vous avez donné une si belle âme..."

Et tous allaient essayer effectivement de faire quelque chose de beau. Ainsi James Bouillé, Xavier de Langlais allaient mettre en route une association-sœur An" Droellen" (9) ou Association bretonne d'art chrétien". Comment ne pas souhaiter ici" que de nombreux chrétiens orthodoxes auxquels Dieu a donné certains dons, se mettent à initier eux-aussi une iconographie locale. N'est-il pas curieux que se soient les chrétiens des États-Unis qui aient peint un grand nombre d'icônes de saints gallois, irlandais et réveillé bien avant nous le patrimoine orthodoxe des chrétientés celtiques ?

Leur œuvre fut grande. Et Mordrel trouva le mot juste en précisant que le pavillon" breton de l'exposition internationale des Arts décoratifs (Paris 1937) fut l'idée bretonne faite pierre, stuc, bois et bronze. Il était l'œuvre des « Seiz Breur » dont la

revue « Kornog » était aussi une émanation de Breiz Atao".(cf l'auteur in L'Idée" Bretonne" Éd. Albatros 1981).

Sans doute leur idéal n'est-il perçu dans sa totalité qu'en lisant le serment que prêtaient ses associés.

Ce texte breton-français constitue un véritable document pour servir l'histoire contemporaine du pays :

1° - Dirak va hendadoù e touan bezan feal da Vreizh.

2° - Touin a ran gouestlan dezhi va menozioù ha va oberoù, hag o ren gant Koustians hag Onestiz, evit Enor va Micher hag evit hini va Bro.

3° - Touin a ran bezan feal d'am c'heneilded eus ar Seiz Breur".

Touin a ran o skoazellan hag o sikour an deizioù mat evel en deizioù fall, talvoudekaat o ferzhioù-mat, kenlabourat ganto evel gant breudeur wirion, en unaniezh hor strollad hag hervez e reolennoù, evit brasan mat an holl hag ar Vro.

(1° - Devant mes ancêtres, je jure fidélité à la Bretagne. 2° - Je jure de lui consacrer mes pensées et mes œuvres, de conduire et d'exécuter celles-ci avec conscience et probité, pour l'honneur de mon métier, et pour celui de mon pays. 3° - Je jure fidélité à mes camarades de Seiz Breur. Je jure de leur prêter aide et assistance dans les bons et les mauvais jours, d'oublier leurs défauts, de mettre en valeur leurs qualités, de vivre avec eux avec franchise, de collaborer avec eux en fraternité totale, dans l'unité et la discipline de notre groupe, pour le plus grand bien de tous et de mon pays).

À notre époque où la vénalité et le mercantilisme sont plus présents que jamais et où - ce qui serait presque une nouveauté - la jeunesse y est confrontée très tôt sans qu'elle éprouve autant que les dernières décennies, une répugnance instinctive à cet endroit... ce code si humain qu'il apparaisse est un véritable bain de jouvence.

Comment ne pas considérer aussi qu'il fut mis souvent en pratique aux mauvais jours. Qui ne connaît les tristes événements du milieu de ce siècle où tant d'honnêtes gens furent calomniés, persécutés (voire assassinés comme Yann-Vari Perrot) par ceux dont le courage était de couvrir d'immondices des hommes que l'épreuve avait mis à terre.

On peut se réjouir aujourd'hui que la simple vérité historique se fasse de plus en plus jour. Il n'est ni dans notre rôle, ni dans notre intention de remplacer des ouvrages spécialisés auxquels nous renvoyons. Si nous nous sommes quelque peu étendus sur la question, c'est pour resituer le cadre historique des Seiz Breur où œuvra Robert Micheau à qui nous rendons hommage par cet article.

Son œuvre comme peintre des Seiz Breur peut se résumer ainsi :

- il dessinera ses premiers meubles (chambre à coucher, banc, coffre) dans un style moderne inspiré de la tradition des grands meubliers bretons.
- en 1937, il participera avec l'équipe Seiz Breur" à la décoration du pavillon" breton de l'Exposition Internationale de Paris, avec un grand

groupe en faïence polychrome représentant trois danseurs en costume de Pont-Aven, groupe réalisé chez Henriot à Quimper. (Il s'agit sans doute de la réalisation qui porte son nom et qui figure au musée de la Faïence Jules Verlingue - 14 rue Jean-Baptiste Bousquet à Quimper).

- en 1943, à Perros-Guirec, il rencontre James Bouillé que nous avons cité avec l'atelier breton d'art chrétien qui lui promet l'exécution de tous les vitraux ou peintures pour les églises qu'il rêvait de construire. Mais James Bouillé achevait sa vie laborieuse. Robert M.V. ne le reverra qu'à l'hôpital de Lannion en août 1944. Il devait décéder à Malestroit en 1945. À Perros, Robert M.V. apprit à jouer de la grande cornemuse écossaise en trois semaines.

- il réalisa les cartons de vitraux pour l'église de St-Michel-en-Grève, mais il estima avoir été trahi dans la réalisation qu'en fit le maître-verrier.

- on lui doit la réalisation de près de deux cents sujets en faïence polychrome moulés chez Henriot à Quimper. (On peut en voir au "Musée de la Faïence Jules Verlingue 14 rue Jean-Baptiste Bousquet à Quimper). Cette même ville lui doit un grand panneau en céramique grandeur nature représentant un ensemble de sonneurs et de danseurs. Il fut réalisé d'après ses dessins pour le hall de la gare de Quimper.

L'hôtel Celtic de la même ville s'honore d'une carte de Bretagne en céramique avec fresque de bateaux.

Ancré dans sa bretonnité son œuvre est multiple. Il ne pourra s'en défaire, mais les parfaire lors de son avancée spirituelle et les progrès qui s'ensuivront. C'est lui-même qui parlait de ses racines" et de sa bretonnité" qu'il traduisit par la brosse, le " " crayon, le plâtre, qu'on en juge :

- illustrations pour livres et revues :
- Ololé, journal pour la jeunesse des frères Caouissin
- Le paradis Breton de Janig Corlay (Éd. Ololé 1944)
- "Ar Pesk Aour", traduction bretonne par Roparz Hémon du roman de Paul Féval "Le Poisson d'Or" en 1942
- série de huit panneaux décoratifs pour le lycée de Grasse
- très nombreux dessins et grandes toiles sur les paysages bretons, les bateaux de ses ports, et aussi des paysages corses et provençaux marquant ses voyages à l'étranger, le Tyrol, Venise, Jérusalem... (10)

Ceux qui l'ont connu parlent volontiers de son peu de goût pour les expositions. On note cependant sa présence à St Paul de Vence en 1948 où il exposa sur le thème de la Vierge. Là, Matisse qui était invité attira l'attention des visiteurs sur l'une de ces toiles.

En 1960 au centre culturel de Quimper qu'il créa, il donna une série de conférences, avec montages audiovisuels, sur la vie et la technique de peintres tels que Gauguin, Van Gogh, Matisse, Picasso... mais aussi sur de grands sujets : l'art moderne, l'art breton, les artistes de la dite école de Pont-Aven". Il y connaîtra un succès certain." Il invitera à y collaborer P.J. Hélias et le musicien Seiz Breur Jef Le Penven.

Les épreuves et son exil à la façon d'Abraham

Pendant la guerre Robert Micheau-Vernez et son foyer avait du se réfugier à Parignéle-Pôlin dans la Sarthe. Puis, en 1945 la famille partit vivre en Provence où ils séjournèrent dix ans. L'association des Seiz Breur avait vécu en tant qu'organisme structuré. Lui et ses camarades en ressentirent sûrement une soudaine sensation de vide et une grande souffrance, augmentée encore par leur sensibilité d'artistes. Mais pour continuer son œuvre, il allait perpétuer l'essentiel de cet esprit Seiz Breur. Je pense même que Dieu l'attendait là.

Certains de ses compatriotes ont interprété ses deux séjours en Occitanie comme les mouvements d'un balancier rythmant ses déceptions cruelles face à son pays tant aimé qui perdait son particularisme, sa culture. Pourtant, jamais il ne cessa d'aimer son pays, ses gens, ses coutumes et je ne pense pas que ces voyages soient dus à des moments où il réalisait la cassure existant entre une culture qu'il défendait et une parfois triste

réalité. Il tenta certainement de transiger avec le monde qui l'entourait, mais je crois que ce fut pour faire avec ce qu'il y a" comme le veut la" sagesse populaire. Et puis n'aura-t-il pas eu la joie de voir cette immense résurrection culturelle des deux dernières décennies, brisant la pierre tombale sous laquelle certains rêvaient d'enfermer toute bretonnité voilà presque cinquante ans.

Du chrétien Robert Micheau-Vernez qui en parle ? Peu de personnes et c'est dommage car, tout comme Jeanne Malivel, sa vie était pétrie d'évangile et tant de sujets de son œuvre traduisent cet amour exigeant et exclusif.

Il serait tout aussi faux de considérer son entrée dans l'Église Orthodoxe comme une attirance artistique. Nous avons bien des preuves de son attachement à cette Église dans laquelle il découvrit l'Église authentique du Christ et des pères fondateurs et illuminateurs de toute nation et donc de la Bretagne.

Robert Micheau-Vernez ne quitta pas l'Église romano-papale par déception. Pour lui la Foi était plus qu'une question sérieuse, bien plus qu'une adhésion sociologique. C'était le fondement premier de son cœur. Et si les évènements l'amènèrent à considérer combien cette Église du Christ dans laquelle il avait cru toujours se trouver ne l'était plus depuis mille ans...il n'hésita pas. On se tromperait en y voyant une personnalité traditionaliste déçue recherchant un folklore somptueux...il lui aurait suffi alors de rejoindre le prélat catholique romain Marcel Lefèbvre ! Ce qu'il ne fit pas.

Son épouse m'écrivit combien il est curieux de voir que ce furent des prêtres même de l'Église papale qui, d'une certaine façon, l'orientèrent vers l'Église Orthodoxe. Et pourtant, rien d'ambigu là non plus. Les deux se dirent, il est vrai : Orthodoxie " = vérité ! Allons voir !".

C'était le Viens et vois" de l'Écriture" !

Cet homme qui parcourait les ultimes décennies de son existence terrestre allait vivre la voie de l'ouvrier, non de la première heure, mais des dernières. Pourtant, il peut même être considéré comme l'un de ceux de la première heure. Car, c'est dans la première heure de sa totale métanoïa orthodoxe qu'il se donna à cette Église qu'il reconnut et confessa comme celle de son Maître Jésus Christ. Cette première heure spirituelle coïncida avec sa vie dans son dernier parcours. Et elle transcenda toute son œuvre.

Du Breton Robert, elle fit le Chrétien Orthodoxe breton Patrick qui prit comme nom nouveau, celui du saint illuminateur de l'Irlande, ce qui en dit long sur la fidélité de son cœur.

Sa vision de la Bretagne devint donc celle d'une Bretagne Orthodoxe avec le patrimoine béni de ses fondateurs. Sa joie dut être grande de considérer qu'il revenait en fait à l'Église qui fut la leur, et que les temps mauvais ne lui avaient point permis de connaître auparavant !

Mais comment cela s'est-il produit ?

Ce fut au cours de cette sorte d'exil volontaire" que je n'attribue point à une" quelconque déception, mais à cette espèce de ligne providentielle qui relie les évènements au vouloir divin. Est-il impossible de penser que le Seigneur d'une façon ou d'une autre, par le biais d'évènements ou d'épreuves lui ait dit : sors" !" à la façon d'Abraham. De façon à ce que cet exil le conduise à la Terre Promise" de toute nation" et de tout peuple : l'Église Orthodoxe.

Et c'est bien ce qui se produisit. Ce qui est étonnement, voire scandale pour l'athée, le matérialiste, devient l'œuvre merveilleuse qui se dévoile à l'œil du seul chrétien. Il était là, le couronnement de son œuvre. Elle était là sa bretonnité. Elles étaient là ses racines. Dans cette église authentique qui donne à tout son sens plénier, sa véritable signification. Au sens étymologique du terme : elle était là la Bretagne Orthodoxe, de nombreuses années avant la fondation de ce journal !

C'est en 1966 que Robert et Lisa Micheau-Vernez entrèrent pour la première fois dans l'église orthodoxe de Cannes qui est une paroisse russe dépendant du synode russe hors-frontières. Père Igor était alors recteur de ce troupeau orthodoxe cannois. Ils se mirent à la fréquenter avec la discrétion qui caractérisait notre peintre. Ils suivirent la Divine Liturgie quatre vingt dimanches de suite...dans l'admiration. À tel point que lui et son épouse ne prenaient plus de grand déjeuners ces dimanches là, ravis en leur cœur qu'ils étaient devant une telle beauté. Un thé où une glace devenaient le menu du midi dominical !!!

Encore de la sensibilité artistique me dira-t-on !!! Déjà, c'est un jugement humain bien facile et frêle. Qui peut prendre les bretons pour des girouettes, eux dont l'entêtement proverbial peut être aussi bien un atout que parfois un obstacle. Ce n'est point sans de sérieuses raisons que notre Robert s'interrogeait en son âme et conscience. Et l'observateur qui renonce à un jugement superficiel doit s'apercevoir qu'ils entrèrent orthodoxement dans l'Orthodoxie, pas par la porte du sentiment, mais par celle du cœur où tout ce qui compose l'être spirituel est contenu. Ce couple breton imitait le païen Vladimir sans le savoir, et se mettaient à l'école de St Vladimir sans avoir connu auparavant son histoire ! N'avait-il pas été converti par la Liturgie de Ste Sophie de Constantinople dans laquelle ses envoyés avaient cru voir le ciel sur la" terre" ? Et

l'Église, la liturgie sont de véritables catéchismes. St Basile le Grand le dit : les rites sont les dogmes de la tradition". C'est la voie expérimentale et non pas " une voie entre les autres qui permettrait de connaître les vérités de la Foi, elle est la seule voie qui y mène vraiment. L'expérience religieuse vivante est la seule façon " légitime de connaître les dogmes" écrivait au début du XXème siècle le prêtre P. Florensky !

Robert et Lisa Micheau-Vernez entrèrent donc par cette porte du cœur dans la vérité. Les Chrétiens Orthodoxes ont toujours su que, au cœur des offices, des rites et des prières de l'Église on trouve l'esprit de sainteté, de paix, la vie et le salut. Ils ne recherchaient d'ailleurs rien d'autre. Et pour insister encore sur cette porte du " cœur", disons que la vraie foi orthodoxe n'est pas une suite de raisonnement sur les choses divines ; elle consiste à recevoir le divin de tout son être. La Foi n'est pas un raisonnement intellectuel, elle doit comme le disent les pères spirituels descendre " dans le cœur".

Et cette vérité là leur était particulièrement perceptible.

Ce fut donc lors d'une Fête de Pâques, cette fête des fêtes" en 1968-9 que Robert" devient Patrick et que Lisa prit le nom de Mina, accomplissant alors le sens des dernières paroles de la grand-mère de son époux, comme nous l'avons signalé plus haut.

Dès lors leur vie se confondit avec la vie de paroissiens orthodoxes, celle de brebis raisonnables du troupeau du Christ, comme le disent les Saints Pères.

Patrick Micheau-Vernez (nous ne l'appellerons plus désormais que Patrick) mit tout son art au service de l'Église, mais il dessina aussi les affiches d'une fête des cornemuses à Lorient pour le championnat national des Bagadoù et en 1970, celle qui devait illustrer la fête des filets bleus pour le 80ème anniversaire de cette manifestation (la première page du n° 304 du journal Breizh -juillet/août 1985- était réalisée avec cette affiche.)

À Cannes il réalisa de très belles Icônes sur feuilles de cuivre. Beaucoup d'Icônes de la Mère de Dieu selon le modèle Vierge de Tendresse" entourée d'Ange, de St" Michel, de la Mère de Dieu encore mais en Orante, et beaucoup de saints. Il réalisa pour le Saint-Autel du sanctuaire en la paroisse de Cannes une grande Icône de la Sainte Trinité, ainsi que des Saints Anges.

Nice-matin du 24 octobre 1979 nous fait le compte rendu de sa réalisation d'une Icône du Christ en Majesté" destinée à l'Église Saint-Michel Archange mesurant 1,70" m sur 0,95. Elle pèse 45 kgs. Le journal précise : Par vocation, Micheau-Vernez," peintre et statuaire dont les Cannois devront découvrir un jour le grand talent dans la profusion de toiles d'une foisonnante richesse, vient de réaliser une pièce unique d'une inspiration

essentiellement religieuse. Huit mois de travail d'un travail de- patience et d'une précision rare ont abouti en effet dans son atelier du boulevard- Alexandre III à une icône d'un mètre soixante dix de hauteur sur quatre vingt quinze centimètres de large. Son poids, quarante cinq kilos. Les matériaux utilisés : le bois bien sûr, mais surtout des rouleaux de cuivre. Les instruments de l'artiste : une petite spatule et... une pointe de stylo à bille préalablement désamorcée de sa cartouche. La pointe du stylo à bille pour tracer sur les feuilles de cuivre, la spatule pour donner le relief nécessaire à ceux-ci. Des centaines de clous dorés enfin pour fixer les morceaux de ce puzzle géant, ajustés avec le plus grand soin..."

Il fut choisi aussi pour servir le Seigneur et son Église Orthodoxe à l'Autel. Il fut ordonné Diacre en l'église paroissiale de Meudon dans les années 1971-2 puis Prêtre à Cannes, par l'imposition des mains de l'Archevêque Antony de Genève. Sa vie se confondit avec la célébration du Sacrifice non-sanglant et la pasturation du troupeau orthodoxe de cette portion de la Provence. Il a bien servi le Seigneur, tout comme son aîné qui le reçut dans l'Église. Il y avait beaucoup de fidèles dispersés dans la région, ce qui occasionnait beaucoup de fatigue et de tracas. Et le Père Patrick partagea donc, en cette dernière partie de son existence, les joies, les peines et les épreuves de tout prêtre orthodoxe : il ne s'appartient plus et est mangé" par son troupeau" auquel il appartient tout entier. J'ai reçu personnellement la confiance d'un vieux père de famille russe qui l'avait bien connu là-bas et qui l'avait occasionnellement comme confesseur. Il me souligna la qualité de son cœur orthodoxe et sa grande bonté. Que dire de mieux pour décrire un Prêtre !

En 1985, vers la fin de l'année, il ne prit pas sa retraite- : un prêtre n'en prend pas- mais demanda à être déchargé de son poste, étant donné sa fatigue et son âge. Il avait 77 ans. S'il fallait parler de retraite", disons que l'âge en est plus reculé que" celle de la Sécurité Sociale. Il s'installa alors au Croisic, et sa vie se confondit avec la piété orthodoxe d'un couple blanchi sous le harnais de la vie. Il œuvrait encore en son atelier. Et il participa au millénaire du Baptême de la Russie. Le journal de son diocèse en 1988 le représente en photo au Monastère de Provémont avec d'autres prêtres.

Avec son frère André, il évoqua alors souvent non seulement ses souvenirs d'enfance, mais surtout son profond regret d'être éloigné kilométriquement d'une paroisse orthodoxe qui manquait tant à son cœur. André Micheau partagea, lui aussi l'idéal de son frère, mais ne devint pas Orthodoxe. Il participa à l'Emsav des premières décennies de ce siècle. Je lui suis reconnaissant, de par sa non appartenance à- l'Orthodoxie de m'avoir témoigné combien le cœur de son frère y était au contraire- absolument attaché.

Il conservait toujours dans ses cartons au Croisic des modèles illustrant l'Histoire de Bretagne dans l'esprit de Jeanne Malivel, R.Y. Creston Xavier de Langlais.

La vie continuait son cours et le temps approchait pour lui de terminer sa course". Prêtre Orthodoxe, il se souvenait des rites de son ordination où l'évêque ordonnant remets une parcelle du Corps du Christ au nouvel ordonné en lui disant : Reçois ce " gage, conserve-le jusqu'à l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ parce qu'il te sera réclamé". Aussi, le moment de cette rencontre ne pouvait-il être pour lui que l'heure tant désirée !

Cette heure approchait, à l'unisson de son désir d'être avec le Christ" selon les" paroles du saint Apôtre Paul.

Cette rencontre se produisit le 8 juin 1989 selon le compuct civil. À la même date notre calendrier orthodoxe du 26 mai fêtait l'Ascension du Seigneur. Ce jour là notre Dieu très bon était venu chercher son fidèle serviteur, alors que toute l'Église chantait ce Kondakion de la fête qui dit :

" Ayant accompli l'économie de notre salut et uni la terre au ciel, Tu es monté en gloire, Christ notre Dieu. Tu ne t'es pas séparé de ceux qui t'aiment auxquels Tu cries : Je suis avec vous et nul ne peut rien contre vous ".

Que Dieu donne ses joies à cet ancien des Seiz Breur.

Il s'appelait Robert Micheau.

Il s'appela dans l'Église Patrick Micheau-Vernez, époux de Mina.

Il s'appelle toujours, Patrick, Prêtre du Seigneur et de Son Église Orthodoxe, pour l'éternité. C'est par ce nom qu'au jour de la Résurrection des morts, le Seigneur l'appellera.

Lors de ses obsèques, au cimetière, l'un des prêtres prit une pelle de la main d'un ouvrier et avec son tranchant, traça un trait dans la terre aux quatre angles du cercueil qui semblait alors reposer sur une croix.

Oui la croix (il portait d'ailleurs une belle croix de prêtre selon le style celtique), beau résumé de son existence de chrétien orthodoxe, puis de prêtre orthodoxe. Beau résumé de toute son existence et de ses combats en sa Bretagne aimée. C'est à l'ensemble de sa vie que les sonneurs de la BAS (Bodadeg Ar Sonerion de Polig Montjarret, patriote breton talentueux) vinrent lui rendre hommage comme ils ne manquent jamais de le faire pour tous ceux qui ont bien œuvré pour leur pays. Ils le firent au cimetière puisque

l'église orthodoxe catholique n'utilise pas d'instruments de musique au cours de ses offices.

Ainsi, avant de confier son corps à la terre de son pays bien-aimé, tout était dit. Avaient été salués en lui : l'artiste talentueux des Seiz Breur avec toute son œuvre, le patriote, et avant tout le chrétien, l'iconographe, le prêtre orthodoxe.

La tombe où il attend la glorieuse résurrection du dernier jour est donc celle d'un membre de notre Bretagne Orthodoxe, d'un prêtre de notre Bretagne Orthodoxe. Ur beleg Breizh reizhvreik, enté sur nos pères du premier millénaire qui ont donné la Bretagne au Christ.

À nos jeunes, toujours en quête de repères et d'exemples, nous pouvons donner le sien afin qu'eux aussi travaillent à amener leur pierre à notre Bretagne orthodoxe du XXIème siècle.

Et pour terminer, je dirai après tant d'autres : Que ta mémoire soit éternelle" !

Kenavo Tadig-kozh Padrig. Joa d'an anaon.

Par Atanaz Fradeaud-Guillemot

Notes

1 Il existe un livre consacré à ce mouvement intitulé « Ar Seiz Breur – Recherches et réalisations pour un art breton moderne 1923-1947 » de J.R. Rotté , paru en 1987 aux Éditions Breizh Hor Bro - Le Pradi Trédion 56250 ELVEN. Ce livre" nous apprend que c'est à l'architecte Seiz Breur G.R. Lefort que Dinan doit la décoration et le style de sa gare en 1931. Étaient animées de l'idéal Seiz Breur les revues Kornorg et Keltia, revues bretonnes et inter-celtiques d'art et de littérature.

2 Le texte souvent cité a été magnifiquement reproduit dans Breizh Visions" d'histoire" (Éditions Melezour Breizh -1969). Cet ouvrage comporte un grand nombre de reproduction de bois gravés œuvres d'artistes Seiz Breur pour la plupart. Il a été réalisé par Xavier Haas et Herri Caouissin et publié sous la direction de Ronan Caerlén.

3 Jakez Riou et Youenn Drezen, bretonnants érudits participeront à la revue "Gwalarn", fondée par Roparz Hémon en 1925. Ils apporteront, par leur œuvre, une contribution particulièrement riche au renouveau de la littérature en langue bretonne.

4 Le Bleun-Brug" était une organisation de bretons chrétiens soucieuse de " restaurer en Bretagne la foi et la langue" qu'ils proclamaient frère et sœur Ar yezh" " hag ar feiz o zo breur ha c'hoar e Breizh". Leur journal s'appelait Feiz ha Breizh". Leur animateur Yann-Vari Perrot, recteur de Scrignac était aussi leur inspirateur. Animé d'un zèle ardent, il fut assassiné en 1944, en haine de ses idées. Il est aujourd'hui quasi-universellement respecté et lavé des calomnies avec lesquelles on essaya de le noircir.

5 André Micheau , le frère de celui dont nous célébrons la mémoire est né en Octobre 1912. Son nom de plume était Hervé Pennek lorsqu'il écrivait dans Breizh" digabestr" ; à cause de sa particulière vénération d'alors pour St Hervé le mélode de l'Église de Bretagne. Membre de Breizh Atao, il vécut toute l'histoire de ce mouvement y compris lorsque l'histoire internationale lui appliqua sa logique de guerre. Il en a subi toutes les épreuves et reste encore aujourd'hui fidèle à l'idéal de sa jeunesse. Sa première devise, signée Hervé Pennek était : Doue rag holl mez Breizh warlec'h .

6 René-Yves Creston peintre et ethnologue breton devient Président des SeizBreur après Jeanne Malivel, auteur de magnifiques bois gravés.

Xavier de Langlais est un sculpteur sur bois connu.

7 Robert Micheau-Vernez avait participé au groupe des Seiz Breur bien avant son admission dans leurs rangs. Tradition et statuts obligent, anciens ou nouveaux devaient être officiellement présentés par deux parrains. C'est au cours de l'année 1941 que Robert Micheau-Vernez y fut admis, ses parrains étaient René-Yves Creston le président et Marc Le Berre, artisan.

8 James Bouillé était architecte ; Jean Goulet, sculpteur ; Hervé Caouissin, éditeur ; Jorj Robin sculpteur et décorateur ; Paul Ladmirault, compositeur ; JulesCharles Le Bozec, sculpteur ; Pierre Péron, peintre.

9 An Droellen" et James Bouillé ont été étudiés à part par Yann Bouessel du " Bourg n^{os} 82 et 83 du journal Gwen-Ha-Du" (Jean Le Maho 190bis, av.de Clichy" 75017) et par J.R. Rotté dans le tome CXIV du Bulletin de la Société d'émulation des Côtes du Nord (Côtes d'Armor) 1985/1986.

10 Ses œuvres ont été très bien répertoriées par J.R. Rotté dans le n° double 310/311 de Breizh en 1986. Il signale notamment que les enfants de Patric-Robert

Micheau-Vernez étaient membres de la BAS Bodadeg ar Sonerion"" ; L'ensemble des "Sonneurs", société groupant les joueurs de cornemuse et les ensembles illustrée par son président Polig Montjarret.

11 Bien des détails précieux semés dans tout cet article m'ont été communiqués par son épouse Mammig (Matouchka) Mina et son frère André l'emsaver de toujours.

Qu'ils trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude.



Sainte Anne, icône en cuivre du père Patrick, 1985

<http://orthodoxesenbretagne.blog.free.fr/> L'Orthodoxie - thérapie pour l'homme, afin qu'il devienne apte à sentir Dieu vivant dans son cœur

Une homélie du hiéromoine Justin, père spirituel du monastère de Kerbeneat, enregistrée le 29 janvier 2023

Les fois précédentes nous avons pris deux exemples qui illustraient la manière dans laquelle fonctionnait un homme dont l'intellect était illuminé. Vous avez vu que ce fonctionnement consistait en la perception directe de la réalité au-delà des formes et des concepts. Il y a deux façons de voir : la première qui consiste en une contemplation directe de la réalité spirituelle et la seconde, en contemplation indirecte par réflexion.

Pour illustrer, ne serait-ce que de façon vague, ce que je viens de dire, prenons l'exemple suivant : Le soleil, je peux le voir soit en le regardant directement, soit en regardant sa lumière se reflétant dans un miroir ou sur la surface d'un lac. Dans le premier cas, je dois transporter mon regard dans son espace, dans son domaine, là où il se trouve. Alors que dans le second, si je regarde le lac je n'ai pas besoin de lever les yeux, mon regard peut rester orienté vers le bas ou à l'horizontale, là où la lumière se reflète. Dans le premier cas, si mon œil n'est pas en parfaite santé, le fait de regarder le soleil peut affecter ma vision. Si, en revanche, je regarde seulement sa réflexion, je peux le faire sans que cela nuise à ma vue. Or, voyez-vous, c'est une chose de regarder le soleil directement et de percevoir la puissance de sa lumière et son effet, et c'en est une autre de voir seulement sa réflexion sur une surface. Cela en est de même pour l'homme aussi : tant qu'il ne quittera pas l'espace de sa raison, son individualité et ses limitations, même dans le cas où il percevrait les choses spirituelles (ou du moins une partie), il les percevra indirectement, à travers ce qui est visible et matériel, à travers ce qui est reflété par leurs formes (comme dans le cas de la perception de la lumière par l'intermédiaire de l'eau ou de la glace).

Pour regarder le soleil directement je dois dépasser le niveau limitatif auquel je vis, le niveau de mes sens, je dois passer outre les états qui relèvent de ma personnalité et mon individualité. C'est exactement ce qui se passe avec l'homme guéri. L'homme guéri est capable de percevoir directement la réalité spirituelle. Celui qui ne l'est pas, joue avec des concepts qui, selon lui, indiqueraient la réalité spirituelle. Plus précisément

dit, c'est une chose de percevoir la bonté de Dieu en tant qu'expérience, et c'en est une autre de savoir simplement que Dieu est bon. Savoir que Dieu est bon, c'est une idée, qui, à force de la répéter régulièrement, comme toute autre information répétitive, finit par s'implanter dans l'inconscient. J'agirai par la suite en fonction d'elle. Mais le fait d'avoir cette idée gravée dans la tête ne change en rien ma structure fondamentale, mon égo demeure intact.

Savoir que Dieu est bon et me le répéter dans la tête, ne me met pas pour autant en relation avec Sa bonté. Je peux agir en conformité avec cette idée-là et m'induire des attitudes comportementales sur cette base. Mais que vais-je faire lorsque la réalité viendra infirmer cette idée, par l'expérience ? Pensez seulement au fait qu'au début du 20^{ème} siècle tout homme scientifique il était inconcevable de faire flotter dans l'air un objet plus lourd que l'air. De ce fait, dans leur acception, c'était impossible de construire un avion. Toutes les théories scientifiques tenaient donc compte de cette conclusion considérée vraie, vérifiable et indiscutable. Mais dès lors qu'un avion a été fabriqué, leur idée jusqu'à irréfutable, a perdu sa valeur.

Faisons maintenant le parallèle avec l'idée que Dieu est bon. Pour nous, si Dieu est bon, cela signifie que tout doit se dérouler pour le mieux dans notre vie. C'est-à-dire que je ne souffrirai pas. Si Dieu est de mon côté, toutes les choses iront bien. Mais admettons que la guerre arrive. Soudain mon idée comme quoi Dieu est bon est mise sérieusement à l'épreuve. Parce que soudain je vois tant de souffrance et de douleur autour de moi, qu'il m'est impossible de concilier l'idée que Dieu est bon avec les atrocités autour. Les gens vivent alors un choc au niveau mental. Comme ils ne connaissent pas Dieu et qu'ils ont une relation avec Lui seulement à travers les idées, les concepts et les règles morales, dès lors que ceux-ci sont mis à l'épreuve, ils chancellent et trébuchent, comme ce fut le cas des scientifiques mis devant l'évidence quand le premier avion fut construit. En moi s'effondre non seulement l'idée que Dieu est bon, mais aussi tout ce qui était relié à cette idée (concepts, comportements, etc). Des hommes, jusque-là très fidèles dans leur foi, peuvent devenir athées, se révolter, voire devenir des meurtriers. L'épouse de Job était, selon toutes les apparences, profondément croyante, vu qu'elle vivait avec un homme réputé pour ses vertus. Mais dès lors que la réalité lui a secoué la conviction qu'il était bon d'avoir Dieu de son côté parce qu'Il l'aiderait chaque fois qu'elle serait en difficulté, qu'a-t-elle dit ? « *Maudis*

Dieu et meurs ! » Job lui a répondu : « *Tu parles telle une femme insensée... Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que le nom du Seigneur soit loué !* »

Qu'est-ce qui opposait Job à sa femme ? Une autre idée. Certes, un peu plus profonde que celle que les yeux de sa femme pouvaient percevoir, celle où nous devons accepter

de recevoir de Dieu autant les bonnes que les mauvaises choses. Mais une idée tout de même. Job se voyait innocent au fond de lui. Mais lorsque ses amis viennent l'accuser et lui démontrer de façon logique que s'il avait été vraiment innocent, toutes les choses ne lui seraient pas arrivées, il se trouble et plonge dans la tourmente. Le trouble survient dès lors que mon cerveau ne parvient plus à organiser harmonieusement les données auxquelles il est confronté. L'épouse de Job ne peut pas intégrer le fait d'avoir tout perdu malgré sa foi en Dieu. Son combat est mené dans la tête. Job, en opposant une autre pensée à la réalité, parvient à éviter le piège dans lequel est tombée sa femme. Il est alors attaqué d'une autre façon et son idée comme quoi « *Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris* » est mise à l'épreuve lorsque ses amis le voient coupable et lui disent clairement que Dieu Lui-même doit le considérer coupable. Job tente durant environ 30 chapitres d'harmoniser de façon logique les choses entendues avec celles vécues. Tantôt il parvient à accepter la situation en ayant la bonne pensée, tantôt il chancelle en succombant à la mauvaise pensée. Il essaye sans cesse d'opposer la bonne pensée à la mauvaise pensée. Et où Job mène-t-il tout ce combat ? Toujours au niveau du cerveau, des notions et des idées. Toute cette tourmente avait lieu à cause du fait qu'il ne voyait pas Dieu. Mais à la fin du livre, dès lors qu'il voit Dieu, qu'il a l'expérience réelle et vivante de Dieu, son trouble disparaît puisque Sa présence est bien plus puissante que toutes les émotions qu'il éprouvait.

Voyons maintenant ce qu'il en est de nous : admettons que je sois quelqu'un de bien, qui mène une vie morale, fidèle à l'église, en priant, en me confessant, en communiant et en pratiquant la charité. Mais à un moment donné quelque chose se passe dans ma vie, quelqu'un m'outrage ou me fait du tort, et alors une incompréhension ou une contrariété naît en moi : « *Qu'ai-je fait à cette personne ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Pourquoi moi ? Je ne lui ai rien fait* ». Je sais que je ne dois pas juger mon autrui, je sais aussi que je dois répondre au mal par le bien. Dans ma tête je m'efforce de faire tout cela (car c'est ce qui est écrit de faire), en essayant d'appliquer des commandements que j'ai lus. Je veux me démontrer à moi aussi que je suis quelqu'un de bien et non quelqu'un superficiel. Mais à un moment donné mon énergie s'épuise à forcer de m'évertuer à toujours contrer, par la bonne pensée, le mal que me veulent ou me font les autres. Quelle est la cause de cet épuisement ? Vous me direz que c'est l'autre qui s'en prend à moi ou me provoque. Je ne nie pas qu'à première vue ce serait la bonne logique. N'oublions pas que nous parlons de quelqu'un de croyant. Mais le fait qu'à un moment donné je ne parviens plus à endurer ce qui s'abat sur moi, prouve que je n'ai pas Dieu en moi.

Supposons que je doive me faire opérer mais que je ne peux pas avoir d'anesthésie. J'endure la douleur pendant un certain temps en serrant les dents, mais il y a une

limite au-delà de laquelle je ne pourrai pas passer. Imaginons maintenant que pour la même opération je peux bénéficier d'une anesthésie. Le chirurgien peut couper mais je ne ressens plus la douleur car je ne suis plus connecté aux canaux sensoriels habituels. Comprenez-vous l'analogie avec quelqu'un qui me calomnie, me dénigre ou me méprise ? Tant que j'essaierai de m'y opposer au niveau où il « opère » (c'est-à-dire au niveau des outrages et autres injustices) c'est comme si j'essayais de résister lors d'une opération sans anesthésie : j'aurais beau serrer des dents et encaisser un maximum, au bout d'un moment la douleur m'achève. Si je parviens à « m'anesthésier », c'est-à-dire à couper le lien avec le niveau où je me fais attaquer et à me transporter à un autre niveau, celui où je sens Dieu, je ne ressentirai plus les attaques en tant que telles. Puisque j'aurai une autre référence, je me trouverai au niveau où les attaques de l'autre ne m'atteignent plus.

Lors d'une intervention médicale où je suis anesthésié localement, je peux communiquer avec le chirurgien, voire suivre mon opération sur un écran. De même, lorsque je parviens à me couper du niveau où l'autre m'attaque, soudain je perçois les mêmes choses sans plus m'y impliquer émotionnellement. Au lieu de m'opposer à la douleur, j'attends désormais patiemment que l'opération se termine, tout en sachant qu'elle est pour mon bien. Sur le plan spirituel, je sais que celui qui m'outrage est le médecin et son insulte ou injustice est l'opération. Ou plus précisément dit, Dieu est le chirurgien et celui qui me fait du tort est un instrument dans Sa main. Le chirurgien n'intervient pas directement sur mon opération, mais par le biais de l'instrument. La main du chirurgien est chaude, douce et souple alors que l'instrument est froid et dur. Celui qui me veut du mal se montre rude, mais je ne vois pas que Dieu le tient dans Sa main et œuvre par son biais d'une façon que j'ignore. Je ne vois pas les mouvements de la main, je ressens seulement les incisions et la douleur par le contact avec le bistouri. La seule chose que je fais c'est de me lamenter et de crier que cela cesse, en essayant de pousser, non le chirurgien mais l'instrument qui me fait mal.

Si en revanche, tout en étant sous anesthésie locale, je reste en contact avec le chirurgien, je suis attentif à la façon dans laquelle il opère, je lui fais confiance et je patiente jusqu'à ce qu'il termine l'opération. La présence du chirurgien sera alors pour moi bien plus vivante que la douleur causée par le bistouri. Mais sans anesthésie, la douleur prendra le dessus sur la présence du chirurgien. Pour moi, la souffrance provoquée par le blâme ou le jugement des autres sera plus aigu que le fait que Dieu y est présent à l'instant même. J'en suis troublé, je commence à contre-attaquer, à me lamenter, à me justifier. Et ceci puisque j'ai perdu la présence de Dieu ou bien je ne la connais qu'à un niveau théorique. Ne pas percevoir la présence de Dieu comme la chose

la plus intense et la plus sublime prouve que mon cœur n'est pas ouvert, ou bien il est pétrifié et mon intellect n'est pas illuminé.

Pourquoi croyez-vous que les martyres pussent endurer autant de supplices ? Ne vous imaginez pas qu'un mental humain est capable d'endurer de telles souffrances. La seule chose qui leur conférât la force était que la présence de Dieu était plus réelle que la douleur. Vous comprenez maintenant pourquoi l'Eglise ne permettait plus de communier à ceux qui reniaient Dieu durant le martyr. Vous me direz que c'est injuste et illogique, car s'ils l'avaient renié c'était à cause des supplices. Mais il y a bien une logique à cela : dès lors que tu intégrais (de plein gré) l'Eglise par le saint baptême, on considérait que tu recevais le Dieu vivant en ton cœur, c'est-à-dire que tu t'unissais réellement au Christ. Pour l'Eglise, un chrétien qui ne ressent pas continuellement le Dieu vivant en son cœur était un non-sens. Comme le dit clairement l'apôtre Paul dans ses épîtres aux Romains ou aux Corinthiens : « *Nous sommes fils de Dieu puisque l'Esprit Saint crie dans nos cœurs : Abba ! Père !* » Pour les Apôtres, une fois baptisé, c'était inconcevable de ne pas avoir le Christ vivant en toi. « *Personne ne peut affirmer que le Christ est le Seigneur, si ce n'est que dans l'Esprit Saint.* » Cela ne fait pas référence à une simple déclaration verbale, car je peux être athée et dire que le Christ est le Seigneur. Cela fait référence au fait que personne ne pouvait voir le Christ en tant que Seigneur, et soi-même en tant que Son serviteur, si l'Esprit du Christ n'était pas réellement vivant en lui.

Il n'y avait pas de chrétien qui ne désire pas la vie éternelle et qui ne veuille pas quitter ce monde au plus vite. Dans le Symbole de la Foi, nous disons : *j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.* La traduction exacte du « *j'attends* » il faut la comprendre comme « *je me languis de* ». La foi de ces gens en le Père, le Fils et le Saint Esprit, et la foi dans l'Eglise, produisait en eux un mode de vie qui les orientait complètement vers l'attente de la résurrection des morts la du siècle à venir. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit que nous sommes pèlerins dans ce monde. Le terme « paroisse » par exemple provient du grec « *paroikia* » qui signifie vivre à côté de la maison ; tu n'es pas chez toi, mais quelque part en chemin. *Notre citoyenneté est dans le ciel.* C'était un non-sens qu'un chrétien ait un désir ou une quelconque attente vis-à-vis de ce monde, et que cela vienne modifier son comportement et le détourner du Christ. Raison pour laquelle le premier mouvement naturel, spontané et concret de ceux qui entraient dans l'Eglise étaient de tout vendre et de le mettre aux pieds des apôtres.

Autrefois, quand un chrétien se faisait attraper et on l'enjoignait de renier le Christ pour gagner cette vie, il éclatait de rire. Comment pouvait-il être tenté par quelque

chose de ce monde du moment qu'il était mort pour le monde ? Il avait renoncé au monde à l'instant où il avait reçu le baptême. Par quoi le monde pouvait-il encore le tenter s'il n'était plus de ce monde ? Le martyr était en fait la voie la plus rapide pour décoller de ce monde. Certains, que l'Eglise a parfois désavoués en les soupçonnant d'orgueil dissimulé, faisant preuve d'un peu trop de zèle, cherchaient délibérément le martyr.

Si le chrétien reniait le Christ durant son martyre, cela prouvait qu'il n'avait pas encore le Christ en lui.

Qu'il ne se fût pas assez dépouillé de soi-même, afin que le Christ vienne demeurer totalement en lui. Ce n'était donc pas une interdiction que l'Eglise lui infligeait (de ne plus communier), mais une confirmation vis-à-vis de sa disposition intérieure qui se révélait lors du martyre. L'Eglise montrait que ce chrétien-là n'avait pas la prière incessante, que le Christ n'était pas en lui, car s'Il l'avait été, il aurait pu endurer le martyr. Non par ses propres forces, mais par celles du Christ. Ce n'est pas qu'il n'aurait pas senti la douleur, mais que la présence du Christ aurait été plus forte que la douleur. Saint Carpe a souri alors qu'il se faisait supplicier sur la croix. Le croyant détraqué à cause de la douleur, ses bourreaux lui ont demandé pourquoi il souriait. Saint Carpe a répondu : « *Parce que j'ai vu le Christ* ».

Nous avons la description d'un fait pareil dans les actes des apôtres : pour le martyr de Saint Etienne. Tandis que ses lapideurs lui crient dessus et lui jettent des pierres, Etienne voit le Christ dans la gloire, l'appelant à Lui. Et dans cette disposition intérieure, Etienne prie pour eux en suppliant Dieu de ne pas leur tenir rigueur pour leur acte. Dans une des cantiques chantés lors de l'office pour Saint Etienne, l'Eglise fait une jolie analogie en disant que les pierres qui le frappaient se transformèrent en marches pour le faire monter au ciel. Ce qui du point de vue de ses meurtriers était un instrument de la mort (en l'occurrence la pierre), d'un autre point de vue, elle devient un instrument de l'élévation. Qu'est-ce qui fait la différence ? La perception de la réalité spirituelle que l'on peut avoir par le biais du cœur.

La préoccupation fondamentale de l'Eglise n'était pas les idées sur Dieu ou les formules dans lesquelles nous croyons, mais la guérison de ce centre de l'homme, appelé cœur ou intellect, de façon que l'homme puisse percevoir directement Dieu. En sorte que, je dirai que **l'orthodoxie est une thérapie de l'homme afin que celui-ci devienne capable de voir ou de sentir continuellement Dieu**. Cette perception de Dieu ne se fait pas à travers les concepts, les idées ou les comportements. Je peux exprimer, de façon tronquée, ma propre expérience, en disant que Dieu est bon puisque j'ai goûté à Sa bonté. Mais la bonté de Dieu n'est pas une idée dans ma tête dont je dois convaincre

les autres. C'est une expérience au niveau du cœur que personne ne peut m'enlever, quoi qu'ils disent. L'expérience ne peut pas être soumise à l'altération ou au chancellement car elle ne tient pas du domaine de l'émotion ou du mental. Pour moi, Dieu est une présence vivante et je ne confonds pas la présence de Dieu avec mon excitation émotionnelle.

Prenons un exemple : je suis enfant, j'ai fait des bêtises et maman, en colère, déboule dans ma chambre. Une association immédiate entre tout cela fait naître la peur en moi. Je ne suis plus attentif à la présence de maman, ce qui m'importe désormais c'est d'échapper à la punition qui m'attend. Pour moi, la peur de la sentence imminente devient plus importante que la présence de ma mère. Une autre fois, maman entre dans ma chambre toute souriante. Et là je me montre joyeux et ouvert envers elle. Ma peur ou ma joie sont des émotions générées par mon égo. Ce qui m'importe c'est de savoir comment sortir de cette situation dans les meilleures conditions ou bien comment profiter au maximum de sa bonne humeur pour obtenir ce que je veux. Que signifie le fait d'accorder plus d'importance à la présence de maman qu'à l'éventualité de recevoir une punition ou bien une récompense ? Cela signifie que la confiance que je lui porte puisqu'elle m'aime et veut ma guérison est plus forte que mon impulsion générée par l'égo. Même si je peux éprouver de la peur ou de l'enthousiasme, je détourne mon attention de ces émotions et reste connecté à la conscience qu'elle est ma maman et qu'elle ne veut que mon bien et ma guérison. J'attends alors patiemment de connaître le traitement qu'elle voudra me donner pour guérir mon égo (à cause duquel j'aurai fait des bêtises ou bien des actions louables). Mais pour ce faire il faudra que ma relation avec maman soit à un niveau plus profond que celui où je réagis émotionnellement ou sentimentalement. Au lieu de chercher des arguments pour me justifier, je reste ouvert et serein et peu importe la punition ou « le traitement » que maman veuille me donner, ma seule préoccupation est de rester en relation avec elle.

Vous comprenez maintenant ce que signifie la relation avec Dieu. Si elle est réelle, que je trébuche, que je tombe ou que j'accomplisse des actes vertueux, je me focalise immédiatement sur la relation avec Lui, peu importe s'Il est doux ou sévère avec moi, (de toute façon Il sera doux ou sévère en fonction de mon besoin de guérison). Ma relation avec Dieu ne dépendra pas de la façon dans laquelle Il choisira d'œuvrer à ma guérison. **Ce type de relation se construit au niveau du cœur et non au niveau des émotions ou du cerveau.** Raison pour laquelle L'Eglise mettait l'accent sur la purification du cœur ou l'illumination de l'intellect, en tant qu'organe par le biais duquel l'homme peut entrer en relation directe avec Dieu.

Nous en reparlerons les prochaines fois afin que, au moins au niveau mental, nous puissions comprendre, à titre indicatif, quelle est la direction à prendre si nous voulons acquérir le Dieu vivant.

Arloz Yezu Krist, mab Doue, bez trugarez ouzhin pec'her !
Bulletin d'adhésion



Nom, prénom :

Adresse :

Courriel :

J'adhère à la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne pour l'année **2023**.

et verse ma cotisation de 10 € 15 € par famille

Je soutiens la Fraternité Orthodoxe Sainte Anne par un don de et souhaite recevoir le feuillet Sainte Anne.

Je souhaite être membre de la fraternité mais je ne peux verser ma cotisation.

Chèque libellé à l'ordre de : AJM section Sainte Anne.

Fraternité Orthodoxe Sainte Anne

19 avenue du Général de Gaulle 22190 PLERIN-sur-MER